

**Discours du**  
**Rév. Père Barthélemy Adoukonou**  
**Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture**  
**Taipei**  
**17 avril 2010**

*« Matteo Ricci, modèle de médiation interculturelle. »*

Mon bonheur est grand de me trouver ici en Asie, cet immense continent, et plus précisément à Taïwan, véritable sanctuaire de la culture chinoise, pour commémorer avec vous le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort du grand missionnaire que fut le Père Matteo Ricci, dont le Pape Benoît XVI a reconnu qu'il « *était doté d'une foi profonde et d'un génie culturel et scientifique extraordinaire. Il a passé de longues années de son existence à tisser un dialogue profitable entre l'Occident et l'Orient, en menant, en même temps, une action incisive d'enracinement de l'Evangile dans la culture du grand peuple de Chine. Son exemple est encore aujourd'hui un modèle de rencontre entre les civilisations européenne et chinoise* ». <sup>1</sup>

### **Salutations**

Je me dois de vous transmettre les salutations les plus cordiales du Président du Conseil Pontifical de la Culture, Monseigneur Gianfranco Ravasi, et de vous adresser ses encouragements pour la bonne marche de ce Symposium international dont il sait toute l'importance. En effet – et je peux le dire très librement comme Africain ! –, le thème de notre rencontre, à l'occasion du 400<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de Matteo Ricci, est de grande importance pour notre temps : des échanges culturels entre la Chine et l'Occident doit pouvoir surgir un nouvel humanisme, condition de salut pour nos contemporains. En effet, si la mondialisation laissait à une économie du gain la liberté de décider de tout sans lui opposer une vision de l'homme à défendre et à promouvoir, alors ce n'est pas seulement l'Occident qui en mourrait, mais la Chine aussi, et avec eux l'humanité entière. Je félicite donc la Fu Jen Catholic University pour cette belle

---

<sup>1</sup> Benoît XVI, Message à Mgr. Claudio Giuliodori, Évêque de Macerata-Tolentino-Recanati-Cingoli-Treia (Italie) à l'occasion des différentes initiatives pour la célébration de l'IV<sup>e</sup> Centenaire de la mort de P. Matteo Ricci, le 18 mai 2009.

initiative, et je souhaite à tous un travail fructueux pour que progresse le dialogue réciproque entre les cultures, mais aussi entre la foi de l'Évangile avec les mondes de culture qui œuvrent ici en Chine. [Dans son discours adressé aux Artistes contemporains à l'occasion de la Rencontre organisée par le Conseil Pontifical de la Culture, le 21 novembre dernier, le Pape Benoît XVI disait : « N'ayez pas peur de vous confronter avec la source première et ultime de la beauté, de dialoguer avec les croyants, avec ceux qui, comme vous, se sentent en pèlerinage dans le monde et dans l'histoire, vers la Beauté infinie! La foi n'ôte rien à votre génie, à votre art, au contraire elle les exalte et les nourrit ». Je suis tenté de le reprendre en affirmant ici que la foi n'ôte rien au génie des civilisations, et que la Chine n'a pas à craindre d'entrer dans un vrai dialogue avec la sagesse des Évangiles. ]

## I. Matteo Ricci : homme de culture et missionnaire

Au terme de sa belle aventure d'apôtre de Jésus-Christ, Matteo Ricci confessait qu'il avait été toute sa vie durant animé par la passion de servir de médiateur entre le Christ et les Chinois, et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Parti sans retour du pays de ses origines, comme Abraham, le « père des croyants » selon la Bible, il est mort et a été enterré effectivement ici, en Chine, au plus lointain de sa terre natale. En cela, il a été à la suite de son Maître, le Christ lui-même, le plus illustre des descendants d'Abraham, mort et enterré sur notre terre des hommes, au plus lointain de son Origine qui, selon la foi chrétienne, est Trinitaire.

Rassurez-vous, je ne viens pas faire une homélie ; mais il m'importait de placer mon propos sur *Matteo Ricci, modèle de médiation interculturelle*, dans un horizon qui nous aide à comprendre le sens de toute son œuvre. En effet, Il n'était pas un « agent culturel » mais un missionnaire. Cependant le bon missionnaire est nécessairement un homme de culture. Matteo Ricci a été les deux de manière exemplaire. À l'heure de la mondialisation, où se pose plus que jamais la question de la rencontre et du dialogue entre les cultures et entre les religions, question décisive pour la paix et le progrès de l'humanité, qui ne voit combien nous gagnons tous à mettre l'accent sur cette dimension fondamentale de la vie et de la mort de Ricci, pour en tirer les leçons utiles, aussi bien pour le dialogue interreligieux lui-même que pour le dialogue interculturel ? Matteo Ricci nous le montre par toute sa vie.

Il faut le reconnaître, d'entrée de jeu : l'immense culture de cet homme est le fruit évident de la foi au Christ, dont le Serviteur de Dieu, le Pape Jean-Paul II, a dit que si elle ne devient pas culture, c'est qu'elle aura manqué d'être pleinement vécue, qu'elle n'aura pas été au bout d'elle-même. Matteo Ricci a réussi à se faire Chinois parmi les Chinois, parce qu'à l'intérieur de sa propre personne, il a réussi à réaliser une harmonie intérieure extraordinaire entre le prêtre et le savant, le catholique et l'orientaliste, l'italien et le chinois. Il était un homme à l'identité culturelle européenne très affirmée, un fin produit de ce que les Grecs fixaient comme idéal de l'être humain dans sa passion

du « *kalos kagathos* », un humaniste achevé dans l'espace européen qui était le sien. Mathématicien, physicien, astronome, cartographe, il était aussi de la classe des hommes de lettres, des sages philosophes européens. Nous ne pouvons citer ici toutes ses œuvres : que *Le Grand Ricci* à lui seul en tienne lieu.

[Mais il ne faut pas oublier que son œuvre missionnaire est le fruit d'un travail lent et patient, et surtout empreint d'une grande prudence. Deux grands axes d'étude accompagnaient le témoignage de sa charité: l'étude de la littérature chinoise et celle des sciences mathématiques. Pour être en mesure de communiquer avec les fonctionnaires chinois, tous hommes de lettres, il perfectionna la langue et il étudia attentivement l'histoire, la culture, la philosophie chinoise et en particulier, bien sûr, Confucius, qu'il appellera « un autre Sénèque ». ]

Lorsque, en décembre 1584, il fait imprimer un bref Catéchisme en chinois, il se fait aider par un littéraire du Fujian baptisé sous le nom de Paul. La proposition de la foi faite dans ce Catéchisme, se déploie dans un contexte existentiel réel de dialogue interculturel. Le meilleur de la culture chinoise, dont le grand maître est sans conteste Confucius, est assumé et mis en convergence avec le meilleur de la culture européenne. Mais si cette mise en dialogue a été féconde, c'est parce que lui-même a cherché à modeler sa vie sur celle des Chinois lettrés. Il en a adopté non seulement l'habillement, mais surtout la manière de vivre extérieurement, se laissant pousser la barbe et les cheveux, et adoptant le nom de Li Madou. Et c'est en divulguant le savoir scientifique occidental, la géométrie euclidienne et l'astronomie de Ptolémée, qu'il devint un maître. L'on sait comment il se fit accepter de l'Empereur en lui montrant, à travers l'horloge automatique et la Mappemonde, l'état avancé de la science occidentale.

La rencontre d'une grande culture, comme l'était et le demeure celle de la Chine, l'a donc obligé à en traverser tout le champ. Mais il le fait toujours dans une quête passionnée de l'homme chinois, de la personne du Chinois. C'est cette personne en effet qui est la source de la culture chinoise, c'est sa nature dynamique qui s'exprime au fond de cette culture. La quête passionnée de cet homme chinois par Ricci se fera selon une méthode, dont il est hautement souhaitable, tandis que nous fêtons le 400<sup>e</sup> anniversaire de sa mort, de rappeler partout l'importance décisive : l'Amitié entre les peuples et les nations.

## **II. Au cœur de la méthode d'évangélisation inculturée de Ricci: l'Amitié**

Nous vivons dans un monde globalisé où partout et au quotidien, nous sommes confrontés à l'interculturalité. Les questions de rencontre et de dialogue entre les cultures sont sans cesse au devant de la scène. Les problèmes méthodologiques qui y sont liés en ont pris une singulière importance. Ils sont en réalité une sorte d'anticipation substantielle de la question elle-même du contenu de vérité de nos échanges. À ce propos, Matteo Ricci est un authentique maître en méthodologie de dialogue interculturel, un modèle vivant de médiation interculturel que nous nous

devons de recueillir, tant ce message est de grande actualité. Mais il est impossible de parler de la méthode missionnaire du Père Ricci sans commencer par reconnaître qu'elle s'insère dans celle la Compagnie de Jésus qui en est le creuset. Lui-même, Ricci, travaillait en profonde communion avec ses Compagnons. Le témoignage est unanime : il fut un missionnaire en même temps qu'un compagnon exemplaire<sup>2</sup>.

L'Église universelle tire un grand enseignement de sa méthode et elle la recommande à toute Église particulière : il s'agit fondamentalement de l'ouverture sur « l'autre », dont la présence dans « le même » qualifie la pensée et l'action de part en part comme relationnelles et ouvertes à la communion. On a parlé à ce propos d'« impératif culturel » de l'autre.<sup>3</sup> Une profonde hospitalité est donnée à l'autre dans toutes les dimensions du « même », et c'est cela qui est par-dessus tout instructif. Le fait aussi qu'une telle attitude ait connu une évolution progressive et ascendante témoigne qu'il s'agit d'une vie en quête d'adéquation avec la vérité et non d'une idéologie.

Tel est le cadre dans lequel il convient de placer l'ouvrage « *De l'Amitié* » pour en percevoir toute l'actualité du message. La force d'interpellation de la *culture de l'amitié* entre Ricci, ses compagnons et les Chinois est éclatante. Si nous prenons ce premier ouvrage écrit en chinois par Ricci, ensemble avec la traduction du *Catéchisme*, nous y découvrons toute la portée de sa méthodologie missionnaire. Le Catéchisme dans ce contexte se présente comme porteur d'un message inédit à l'adresse de toute humanité sous les espèces de ce qu'ont de meilleur la culture chinoise et la culture européenne. L'ami européen, déjà en alliance culturelle et sapientielle avec son ami chinois, peut dialoguer avec lui au sujet du chemin culturel que la foi a connu en Europe, avec l'espoir que cette même foi soit accueillie par le Chinois de manière à déclencher une aventure culturelle similaire.

Vu dans cette lumière, Ricci apparaît comme un théologien personaliste à la manière du Serviteur de Dieu Jean-Paul II et aussi du Pape Benoît XVI.<sup>4</sup>

---

<sup>2</sup> Cf. Lacouture J., *Les Jésuites*. Éd. Seuil, 1991, 1992.

<sup>3</sup> Cf. Préface à *Dell'amicizia* de Filippo Mignini, 2<sup>e</sup> Edition, Quodlibet, febbraio 2010

<sup>4</sup> Dans son Encyclique *Fides et Ratio*, Jean-Paul II donnait déjà une place très importante à la dimension relationnelle pour la compréhension de la personne humaine et pour l'accès à la vérité de Dieu. Benoît XVI, quant à lui, dans toute son œuvre théologique, a fait de la relation et de la communion des catégories-clefs. Il a développé le grand thème de l'amitié dans sa toute première Encyclique : *Deus Caritas est*. La dimension personaliste, qui était typique de Jean-Paul II, constitue aussi pour lui le cadre intégrateur de tout l'enseignement de son pontificat. Elle a révélé sa fécondité jusque dans le domaine de l'économie et des finances, en apparence le plus étranger, comme des économistes l'ont souligné à la lecture de la dernière encyclique du pape Benoît XVI, *Caritas in Veritate*.

De son côté, Matteo Ricci, qui cultivait l'amitié comme chemin de mission, n'a pas fait qu'en vivre : il a choisi de manière fort significative d'écrire son tout premier livre de culture humaniste en chinois sur le thème de l'amitié, cherchant à mettre en lumière les grands points de convergence entre les deux grandes cultures, l'europpéenne et la chinoise, autour de cette valeur humaine et sociale d'une importance majeure. La finalité de l'amitié, si l'on doit la définir selon le plus célèbre des maîtres chinois, Confucius, n'est rien moins que la construction de la société, et donc l'existence même du genre humain. Un monde sans amis serait, au dire de Ricci, comme un ciel sans soleil ou un corps sans les yeux. Tandis que l'humanité doit rechercher les voies et moyens pour édifier une communauté internationale où prédomine la bonne gouvernance – il faudrait pour cela une Organisation de forte autorité morale –, qui ne voit la pertinence de l'apport de ces deux sagesse « mondiales » qui font de l'amitié une valeur décisive pour la civilisation, dont Ricci s'est fait le médiateur inégalé de la reconnaissance réciproque ?

Selon chacune des deux cultures en présence, l'essence de l'amitié est de faire de deux ou plusieurs personnes humaines « une seule âme ». Mais c'est en s'interrogeant sur son fondement que nous pouvons le mieux en appréhender l'importance vitale pour une société globalisée, comme celle dans laquelle nous vivons aujourd'hui, désireuse de se bâtir pacifiquement, selon le droit et la justice. Ce fondement, c'est la vertu, qui suit le pli de la raison droite et qui aime la justice. Il faut commencer par être ami de soi-même pour pouvoir être ami des autres. L'amour de soi ainsi requis se conjugue avec la passion pour la transcendance de la vérité en laquelle consiste l'essence de l'homme, non seulement pour le Sage de Chine, mais aussi pour celui de l'Europe. Selon ces deux mondes culturels, ce sont de tels hommes justes qui sont en mesure de faire advenir un ordre social juste. Pour ces deux mondes, c'est la sagesse au cœur de l'ordre social qui en garantit l'existence et la stabilité. Les qualités de sincérité et de fidélité, de désintéressement et de partage qui sont propres à la véritable amitié, avec la vigilance pour sa défense, nous montrent bien, dans l'espace d'ouverture de l'être humain à la transcendance, que ce qui est fondamental, c'est vraiment la vertu. Elle est l'élément commun, tant du côté de Cicéron – l'auteur européen le plus cité par Ricci – que du côté de Confucius et, globalement, de la culture chinoise.<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Quand cependant Ricci cite l'intérêt et le plaisir réciproque parmi les propriétés de l'amitié, il complète en réalité Cicéron par Épicure, pour obtenir une harmonie aussi parfaite que possible entre l'Europe et la Chine. Il importe néanmoins de souligner que ces deux formes de l'amitié - par intérêt et par plaisir - restent soumises aux critères décisifs de raison et de vertu.

### III. Par delà la querelle du rite chinois : vers le secret de Ricci

Les spécialistes ont fait remarquer que Matteo Ricci a pris soin de ne pas faire encore entrer en ligne de compte la forme chrétienne de l'amitié. Sans doute est-ce pour permettre la confrontation entre la culture chinoise et l'évangile, au même titre que le cœur de la culture européenne a été confronté à cet évangile. Annoncer la Bonne Nouvelle dès lors n'apparaît pas comme un impérialisme culturel de l'Europe, puisque l'Europe elle-même a été interpellée par elle, et reste aujourd'hui encore en état d'interpellation à la conversion, face à la transcendance de l'appel évangélique.

L'Afrique, continent de mes origines, est comme l'Asie, préoccupée par l'évangélisation de la culture et l'inculturation de l'Évangile. La riche perspective d'inculturation qui s'ouvre ici ne se comprend au mieux, me semble-t-il, qu'à travers la perspective thomiste présentée par le Cardinal de Lubac dans son grand ouvrage sur « *Le Mystère du surnaturel* ». Il y présente la relation de la nature et de la grâce comme un paradoxe, celui d'une nature humaine ontologiquement ouverte par la grâce sur elle-même, devançant ainsi toute exigence de la part de la nature humaine vis-à-vis de la grâce, et la faisant éclater en louange face à tant de beauté de l'Amour divin créateur et rédempteur<sup>6</sup>. Ce langage ancien exprimant une réalité très importante est aujourd'hui pleinement assumé quant au contenu, par l'approche personnaliste à l'œuvre dans la pensée du Serviteur de Dieu Jean-Paul II, tout comme dans celle du Pape Benoît XVI.

Thomas d'Aquin, on le sait, a proposé cette perspective paradoxale de la relation entre la nature et la grâce en mettant en œuvre la pensée d'Aristote sur l'amitié. L'œuvre d'inculturation engagée par Ricci à travers sa vie toute faite de relations amicales, est ce qui, du côté de l'humanité, constitue la préparation la plus profonde à l'accueil du mystère de l'incarnation. Elle est un chemin missionnaire promis au plus grand avenir. Elle est en tout cas une voie royale pour entrer dans toutes les cultures du monde : la preuve en est l'accueil et l'intégration totale de Ricci dans le patrimoine culturel de la Chine.

Mais si Ricci prend rang parmi les sages chinois, le Christ a-t-il, lui aussi, pris place dans le panthéon des peuples ? Pour que le modèle de relation interculturelle de Ricci puisse nous convaincre jusqu'au bout, ne faudrait-il pas savoir comment a pu être

---

<sup>6</sup> C'est en réalité l'option fondamentale faite par le Concile Vatican II dans la Constitution Pastorale *Gaudium et Spes*, dont De Lubac et K. Wojtyła ont été des artisans-clés et que dans le livre de présentation de De Lubac, Balthasar a mis en lumière, en soulignant qu'elle est ignacienne (Cf. Exercices, Principe et Fondement), irénéenne (« La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant ... ») et thomiste (Cf. S.Th. I<sup>o</sup> II<sup>ae</sup>, q. 5, art. 5 ad 2). Voici le paradoxe : « L'être qui tend au bien parfait, même si pour y atteindre il a besoin de l'aide d'un autre, est plus noble que l'être capable d'obtenir un bien qui n'est qu'imparfait, encore que ce soit par ses propres forces ».

conduit le dialogue de ce missionnaire avec les sages chinois, quand il s'est agi d'eschatologie, et aussi de la question du mal. La « querelle des rites chinois » ne manque sans doute pas d'intérêt, mais elle reste marginale par rapport au débat de fond, qui a fait se disperser les sages grecs de l'aréopage d'Athènes, et auxquels Paul a répondu dans le discours radical et sans concession de sa première lettre aux Corinthiens. Il y disait « ne plus vouloir connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, Sagesse de Dieu et Puissance de Dieu ». De même qu'à l'aréopage d'Athènes, Paul a témoigné de son accueil de la sagesse philosophique grecque, de même Matteo Ricci s'est montré accueillant dans sa belle et grande démarche d'inculturation en Chine. Mais quelle a été la réaction chinoise à ce qui est le *spécifique chrétien*, une fois que l'apôtre a été jusqu'au bout de son effort pour le rapprochement des deux cultures ?

Nous autres, originaires d'Afrique, où le culte des ancêtres est au cœur de la religion, nous avons noué le dialogue autour de la dialectique Mémorial ancestral - qui est de l'ordre de la création - et Mémorial du Christ - qui relève de la rédemption. Un enjeu majeur d'inculturation se joue à ce niveau et nous saluons en Matteo Ricci un précurseur qui en a ouvert le chemin. Il faut pouvoir préciser jusqu'où il a pu parvenir et comment nous pouvons le prolonger aujourd'hui.

La célébration du quatrième centenaire de la mort de ce grand missionnaire est une occasion unique pour accorder toute l'attention nécessaire à ce qui, en arrière-plan de tout l'échange interculturel promu par Ricci, reste le moteur de sa vie, cela même qui, aujourd'hui encore, demeure la réalité recherchée par les nations, puisque chacune se pose la question : quel était le secret de Ricci ?